Scène V

HERCULE, LYCAS.

LYCAS.

Seigneur, d’un tel effort la croyez-vous capable?

HERCULE.

Que cet effort, Lycas, soit feint ou véritable;

Elle oserait en vain s’opposer à mes vœux,

Et je touche au moment qui me doit rendre heureux.

Ce n’est pas après tout que l’heureux Philoctète

Ne mêle dans ma joie une douleur secrète;

Non que de sa prison pour lui-même inquiet,

Puisqu’il est mon Rival, je m’en venge à regret.

Mais puis-je l’avouer? C’est qu’aimant la Princesse,

Il a surpris, Lycas, sa première tendresse;

Et c’est pour mon amour un sujet de douleur,

Qu’avant moi ce Rival ait régné dans son cœur.

Scène VI

HERCULE, LYCAS, IOLE, DIRCÉ.

IOLE.

Seigneur, si votre amour demande une victime;

Prenez-là; mais du moins épargnez vous un crime:

Et pour justifier cet éclatant courroux,

Voyez sur quelle tête il faut lancer vos coups,

Philoctète n’a point mérité sa disgrâce.

Ah! Détournez sur moi le sort qui le menace.

Oui, Seigneur, punissez mes criminels appas.

Il serait innocent, s’il ne les aimait pas.

HERCULE.

Il les aime, Madame; et c’est de cette offense

Qu’un Rival méprisé cherche à tirer vengeance.

Eh quoi, lorsqu’à mes yeux de vous seule charmés,

Vous me haïssez presque autant que vous l’aimez;

Osez-vous présumer qu’après un tel outrage,

La clémence pour moi soit d’un facile usage?

Non, ne pouvant sur vous punir votre rigueur,

Sur Philoctète au moins j’en veux punir l’Auteur.

Ainsi votre Vainqueur cessant de se contraindre,

S’il ne se fait aimer, saura se faire craindre.

IOLE.

Vous n’êtes que trop craint: tout tremble devant vous;

Et jusques aux Enfers on craint votre courroux.

Mais l’amour par la crainte aisément s’effarouche:

Ce n’est ni la fierté, ni l’orgueil, qui le touche.

Les menaces enfin, les plaintes, la terreur,

Ne sont pas les chemins qui conduisent au cœur.

HERCULE.

Quels sont-ils donc, cruelle? Au moins daignez m’instruire

De ces heureux moyens qui peuvent y conduire:

Et pour venir à bout de vos cruels mépris,

Montrez-moi les chemins que Philoctète a pris.

IOLE.

Philoctète soumis et plein de complaisance,

N’a jamais contre Iole usé de violence;

Philoctète au combat, épargnant les Vaincus,

N’a point trempé ses mains dans le sang d’Euritus.

Philoctète engagé dans une amour nouvelle,

Ne désespère point une épouse fidèle.

Et Philoctète enfin, en flattant ma douleur,

Sans me parler d’amour, a su toucher mon cœur.

HERCULE.

Puisqu’on fait de mon cœur la victime d’un autre,

À la dernière épreuve il faut mettre le votre.

C’en est trop.

À Lycas.

Amenez Philoctète en ces lieux.

IOLE.

Quoi, Seigneur...

HERCULE.

Je prétends vous confondre à ses yeux,

Ingrate, vos mépris ont lassé ma confiance.

Mon amour dans mon coeur fait place à la vengeance;

Et si je ne pouvais encor le surmonter,

Je ne vous aimerais que pour vous tourmenter.

IOLE.

Ne pouvant vous aimer, Seigneur, je veux vous plaindre.

À vous haïr pourquoi voulez-vous me contraindre?

HERCULE.

Non, non, je ne veux point d’une indigne pitié,

Et j’aime vos rigueurs plus que votre amitié.

Je voulais votre cœur, un autre le possède.

Ah! C’est à cet affront que ma constance cède;

Mais ne prétendez pas qu’en ne vous aimant plus,

Je veuille par l’oubli répondre à vos refus;

Que contraint d’étouffer une vaine espérance,

Je cherche mon repos dans mon indifférence;

Et que je sois enfin au gré de vos désirs,

Tranquille spectateur de vos heureux soupirs.

Scène VII

HERCULE, PHILOCTÈTE, LYCAS, IOLE, PHÉNICE.

HERCULE.

Prince, l’amour sur moi vous donne la victoire.

Mais croyez-vous longtemps jouir de cette gloire?

Croyez-vous qu’insensible à ce mortel affront,

Hercule impunément laisse rougir son front?

PHILOCTÈTE.

Non, Seigneur, puisqu’à vous Iole me préfère,

Je prétendrais en vain fléchir votre colère,

Je dois me préparer à mourir à ses yeux.

Mais pouvais-je espérer un sort plus glorieux?

Cent fois dans les combats j’ai hasardé ma vie,

Le Ciel n’a point permis qu’elle me fut ravie.

Il l’a voulu garder jusqu’à cet heureux jour,

Pour la faire servir de victime à l’Amour.

IOLE.

Ô Ciel!

HERCULE.

N’en doutez point, d’un amour qu’elle opprime,

Philoctète, à ses yeux vous serez la victime.

Mais je ne réponds point qu’après un tel effort,

Tout mon ressentiment se borne à votre mort.

PHILOCTÈTE.

Ah! Je voudrais en vain me montrer intrépide:

Vous trouvez le secret de me rendre timide.

Et puisque contre Iole Hercule est irrité,

Ma crainte vient à bout de ma tranquillité.

Vengez-vous d’un Rival dont l’amour vous offense:

Mais qu’Iole n’ait point de part à la vengeance.

Et si dans mon destin il faut l’envelopper,

Consultez votre cœur avant que de frapper.

D’un remords inutile épargnez-vous la gêne:

Dans mon malheureux sang éteignez votre haine.

Seigneur, que tardez-vous?

IOLE.

Par une même Loi,

Je dois mourir pour vous, si vous mourez pour moi.

À Hercule.

En vain vous céderiez, Seigneur, à son envie:

Et je mourrais du coup dont il perdrait la vie.

HERCULE.

Non, non, malgré l’éclat d’un si tendre transport,

Ce jour éclairera mon hymen, ou sa mort.

IOLE.

Quoi, Seigneur, voulez-vous...

HERCULE.

Oui, je prétends, Madame,

Qu’à recevoir ma foi vous disposiez votre âme,

Ou que sans différer, au sortir de ces lieux,

À la mort d’un Amant vous prépariez vos yeux.

IOLE.

Qu’entends-je?

HERCULE.

À l’un des deux il faut bien vous résoudre;

Il est encore temps de retenir la foudre.

Mais demain vous pourriez le vouloir vainement.

PHILOCTÈTE.

Princesse, devez-vous balancer un moment?

Sacrifiez mes jours, le sang vous y convie.

Aussi bien vous perdant, aimerais-je la vie?

Hercule, c’est assez, prononce mon trépas.

La Princesse me venge, en ne t’épousant pas.

IOLE.

Non, moi-même à la vie il faut que je renonce.

HERCULE.

Lycas ira dans peu savoir votre réponse.

Songez de vos mépris à me faire raison.

Allez.

À Lycas.

Vous, remmenez le Prince en sa prison.

ACTE IV

Scène I

IOLE, DIRCÉ.

IOLE.

Quels que soient les malheurs où cet hymen me jette,

Je ne dois plus songer qu’à sauver Philoctète.

Je ne le puis, Dircé, qu’en lui manquant de foi:

J’en frémis, mais l’Amour m’impose cette loi.

Sauvons-le, en épousant l’Ennemi qui l’opprime,

Et de sa sûreté faisons-nous la victime.

Mais quand j’ai tant d’ardeur pour les jours d’un Amant,

Qu’Hercule répond mal à mon empressement!

Que sa lenteur, Dircé, m’est d’un funeste augure!

Lycas ne paraît point, et rien ne me rassure.

Dans cet effroi mortel je ne respire pas...

Va, Dircé, cours toi-même au devant de Lycas.

Cherche Hercule, dis-lui qu’à son sort enchaînée,

Je ne soupire plus qu’après son hyménée.

Hélas! En m’imposant de si barbares Lois,

A-t-il un seul moment pu douter de mon choix?

DIRCÉ.

Il vient lui-même à vous, je le vois.

Scène II

HERCULE, IOLE, DIRCÉ, LYCAS.

HERCULE.

Oui, Madame,

C’est moi qui viens savoir le destin de ma flamme.

Il faut de vos desseins vous expliquer à moi.

IOLE.

Je suis prête, Seigneur, à vous donner ma foi.

HERCULE.

Qu’entends-je? Dois-je croire un aveu si contraire

À tant de vains efforts que j’ai fait pour vous plaire?

Quel changement subit!

IOLE.

Il est grand; mais, Seigneur,

Le Ciel en un moment peut bien changer un cœur.

Il a changé le mien; et ce cœur ne respire

Qu’à prendre près de vous le rang de Déjanire.

Non que de l’injustice il ne soit irrité:

Mais elle lui devient une nécessité.

Vous le savez, Seigneur, aimé de Philoctète,

Ce cœur rendit à lui d’une chaine secrète.

Je la romps aujourd’hui, pour lui sauver le jour;

Et sa vie est pour vous le prix de mon amour.

HERCULE.

Dans quels heureux transports un tel aveu me jette,

Madame...

IOLE.

Mais, Seigneur, on retient Philoctète.

HERCULE, à Lycas.

Courez sans perdre temps, et que sa liberté

Soit le prix d’un hymen que j’ai tant souhaité.

Étant sûr de la foi que vous m’avez donnée,

Je vais tout disposer pour ce grand hyménée;

Et par un sacrifice auguste et glorieux,

Je veux à notre hymen intéresser les Dieux.

Scène III

IOLE, DIRCÉ.

IOLE.

Ah! Dircé, qu’ai-je fait?

DIRCÉ.

Que pouviez-vous moins faire,

Pour sauver une vie à la votre si chère?

Épouse d’un Héros fous qui semblent les Rois;

Presqu’à tout l’Univers vous donnerez des Lois,

Madame, et dans ce temps vous oublierez, peut-être,

La perte d’un Amant qui vous laissait un Maître.

IOLE.

Et depuis quand crois-tu qu’une vaine grandeur

Se mêle aux sentiments qui remplissent mon cœur?

Non, non, quelques honneurs qu’Hercule me promettre,

Rien n’est pour moi, Dircé, du prix de Philoctète;

De lui, de son amour, j’ai le cœur tout rempli,

Et laisse la fortune en un profond oubli.

Cependant, aujourd’hui je pourrai laisser croire,

Que je tourne mes vœux du côté de la gloire;

Et qu’entre deux Amants j’immole au plus heureux,

Le plus aimable, hélas et le plus amoureux,

Ainsi, pour racheter les jours de ce que j’aime,

Il faut y renoncer, m’arracher à moi-même,

Et par ce sacrifice exposer ma vertu

Aux funestes remords d’avoir mal combattu.

DIRCÉ.

J’aperçois Philoctète.

IOLE.

Ah! Dieux, je suis perdue.

Scène IV

PHILOCTÈTE, IOLE, DIRCÉ.

PHILOCTÈTE.

Enfin la liberté vient de m’être rendue,

Madame: il m’est permis d’approcher de ces lieux.

Mais me permettez-vous d’y paraître à vos yeux?

Pourrez-vous voir sans honte un Prince misérable,

Qui ne le serait pas, si vous n’étiez coupable;

Qui de tous ses malheurs eût vu trancher le cours

Sans vos funestes soins pour conserver ses jours;

Et qui ne cherche plus qu’à finir une vie

Qu’il ne veut point devoir à votre perfidie?

IOLE.

Que me dit-on! Grands Dieux! Ai-je bien entendu?

Moi perfide! Ce nom me fut-il jamais dû?

Méritai-je jamais que d’une telle injure

On payât une flamme, et si tendre et si pure!

Que d’un nom si cruel mon amour fût noirci!

Philoctète, est-ce vous qui me traitez ainsi?

PHILOCTÈTE.

Oui, cruelle, c’est moi, qui honteux de vos feintes,

Cherche à flatter mes maux par le secours des plaintes,

Er qui n’aime à sortir de ma captivité,

Que pour vous reprocher votre infidélité,

Vous épousez Hercule, et vous osez prétendre

Que cette liberté que vous me faites rendre,

Que ces malheureux jours, qu’on sauve malgré moi,

Excusent à mes yeux votre manque de foi!

Non, non, la liberté, le jour que je déteste,

M’est un nouveau supplice, et d’autant plus funeste,

Qu’il présente sans cesse à mon cœur amoureux

Ma Maîtresse perfide, et mon Rival heureux.

IOLE.

Ciel, qui pénétrés seul dans le fond de mon âme,

Vois l’affront qu’un ingrat ose faire à ma flamme;

Et fais qu’un prompt remords, suivi du repentir,

Lui montre son erreur, et l’en fasse sortir.

Mais puisqu’en vous sauvant j’aigris votre colère,

Me reste-t-il, Seigneur, un moyen pour vous plaire!

Sur le bord du cercueil où vous allez courir,

Comment faire?

PHILOCTÈTE.

M’aimer, et me laisser mourir.

IOLE.

Et vous laisser mourir! Ah! Cruel! Mais vous-même,

Qui me parlez d’aimer, est-ce ainsi que l’on aime?

Quelle Amante jamais, jusques à ce moment,

Préféra sa confiance aux jours de son Amant?

Quel exemple autorise un conseil si bizarre?

Non, un cœur bien touché ne devient point barbare.

Je ne me pique point de cette fermeté

Qui va contre un Amant jusqu’à la cruauté:

Je ne me pique point par un excès de zèle,

De vous laisser périr, pour demeurer fidèle.

Malgré tant de serments de me garder à vous,

À vos yeux aujourd’hui, je prends un autre époux:

Au mépris de la foi que je vous ai donnée,

L’Hymen avec Hercule unit ma destinée.

Mais Iole jamais, quel que soit votre effroi,

Ne vous a tant aimé, qu’en vous manquant de foi.

PHILOCTÈTE.

Et quel amour fut-il jamais comme le vôtre?

Quoi, vous courez, Madame, entre les bras d’un autre;

Vous rompez vos serments tant de fois confirmés,

Vous me désespérez enfin, et vous m’aimez!

Mais si l’amour vous rend à ce point inhumaine,

À quelle extrémité portez-vous donc la haine?

Quelles sont vos fureurs, et vos transports jaloux?

Enfin aimant ainsi, comment haïssez-vous?

IOLE.

À votre sûreté, Seigneur, je sacrifie

Le plaisir, le repos, le bonheur de ma vie:

À conserver vos jours, je borne mes souhaits;

Et si c’est vous haïr, voila comme je hais.

PHILOCTÈTE.

Eh! Ne vous faites point une vertu sublime

D’un sacrifice affreux dont je suis la victime.

Quel plaisir perdez vous, quel repos, quel bonheur,

Donc la perte en secret ne flatte votre cœur?

Ah! Puisqu’à me quitter vous consentez sans peine,

Qu’à de vastes projets votre orgueil vous entraine!

Et que la majesté du rang ou vous montez,

Vous récompense bien de ce que vous quittez!

Mais pourquoi me laisser une vie importune

Qui pourrait bien encor troubler votre fortune?

Car ne présumez pas qu’en Amant interdit,

À de simples regrets je borne mon dépit;

Que lâche spectateur du triomphe d’un autre,

Mon cœur pleure en secret le changement du vôtre;

Ou que de tout, ici, devant me défier,

Loin de ces tristes lieux, j’aille vous oublier.

Non, non, quelques malheurs que mon destin m’apprête,

Je veux de votre hymen voir la cruelle fête;

Dans le Temple, à l’Autel, me ranger près de vous,

Et dans mon désespoir vous dire aux yeux de tous:

Inhumaine, voyez où votre orgueil vous jette;

La foi que vous donnez est due à Philoctète,

Les Dieux nouveaux témoins de vos engagements,

Le furent autrefois de vos premiers serments.

Que diront-ils, ces Dieux, que votre âme aveuglée

Va prendre pour garants d’une foi violée?

À votre heureux Époux voudront-ils garantir

Cette foi qu’à leurs yeux vous osez démentir?

IOLE.

Je le vois bien, ingrat, vous voulez que je croie

Qu’à me désespérer vous mettez votre joie.

Repaissez donc vos yeux d’un spectacle si doux.

PHILOCTÈTE.

Mais vous-même, pourquoi me désespérez-vous?

Pourquoi m’abusiez-vous par une indigne feinte?

Vous me disiez tantôt pour rassurer ma crainte,

Que j’avais sur votre âme un empire absolu;

Que si je le perdais, je l’aurais bien voulu.

L’ai-je voulu? Parlez en présence d’Alcide,

Ai-je paru tantôt incertain et timide?

Quand il vous a prescrit ses tyranniques lois,

Moi-même ai-je un moment balancé sur le choix?

N’ai-je pas prévenu votre funeste envie,

En vous sollicitant d’abandonner ma vie?

Mais en mourant pour vous, du moins j’ai prétendu

Que vous me garderiez un cœur qui m’était dû.

IOLE.

Eh bien, puis qu’à vos yeux je suis si criminelle,

Punissez mes forfaits par un oubli fidèle.

Mais fuyez pour jamais le dangereux aspect

D’une fatale Cour où tout vous est suspect.

PHILOCTÈTE.

Vous croyez, que fuyant un Rival qui m’opprime

Je vous laisse en repos couronner votre crime!

Que je ne tâche point par un dernier effort,

De troubler un hymen qui me cause la mort!

Ne vous en flattez point; je vais me rendre au temple,

Où d’un grand désespoir je veux donner l’exemple,

Consacrer les fureurs où vous m’abandonnez,

Suspendu les devoirs des Prêtres prosternés;

Moi-même aux Immortels m’offrir en sacrifice,

Et de mon sang versé leur demander justice.

Adieu, Madame.

Scène V

IOLE, DIRCÉ.

IOLE.

Hélas, Dircé, quel autre cœur

Éprouva-t-il jamais une telle rigueur?

Philoctète oserait.... Ah! Que je suis à plaindre?

DIRCÉ.

Madame, à voir le Prince, On a lieu de tour craindre.

Il pourrait se porter à quelque extrémité.

IOLE.

Et dans ce désespoir, c’est moi qui l’ai jeté:

C’est moi qui le condamne, et qui le désespère.

Fuyons, Dircé, fuyons le jour qui nous éclaire.

Allons chercher du calme à mes sens égarés,

Je ne respire point...